

PRIX DE L'ABONNEMENT

Abonnement de 3 Mois... 12.00

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT

Abonnement de 3 Mois... 12.00

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI, 15 AVRIL 1910

83me Année

UNE MAISON HISTORIQUE.

Napoléon à l'île d'Elbe.

Nous lisons dans le "Gaulois"...

Le "New York Herald" publie la dépêche suivante:

Prato (Toscane), 29 mars 1910. Au directeur du "Herald" Monsieur,

J'apprends à l'instant une nouvelle que je m'empresse de vous communiquer en raison de l'intérêt qu'elle suscitara certainement parmi les lecteurs du "New York Herald".

La maison historique de Napoléon Ier à l'île d'Elbe, la villa San Martino à Porto-Ferrajo, va être mise en vente la semaine prochaine, avec le mobilier de l'empereur et tous les objets provenant de son séjour.

Un appel à tous les amis de la grande époque impériale pourra peut-être sauver cette maison et ces objets d'une dispersion totale. Je tâcherais d'avoir d'autres détails si vous le désirez et serais heureux de contribuer à ce sauvetage.

FERDINAND BAU.

L'excellent artiste qui écrit ces lignes mérite assurément qu'on le remercie de son zèle, car toute maison historique a une valeur documentaire que rien ne peut remplacer, et ce serait grand dommage de voir disparaître ce qui fut le palais royal — très peu palatial — de Napoléon, roi de l'île d'Elbe et roi prisonnier.

On est la vérité! Le "Temps" nous dit que Napoléon n'a jamais habité la villa San-Martino, mais une villa voisine qui a été démolie par le prince Demidoff. Il ajoute que tous les objets provenant de Napoléon ou rappelant son séjour à l'île d'Elbe ont été achetés par le prince Roland Bonaparte.

Si nous en croyons M. Gruyer, dont le récent ouvrage, "Napoléon, roi de l'île d'Elbe", est un témoignage certain, il y a très peu de souvenirs de Napoléon à l'île d'Elbe. Aucune maison ne parait suffisante à l'exilé lorsqu'il arriva dans sa petite capitale.

Bien reçu par les habitants, il fut d'abord logé à l'hôtel de ville dans quelques pièces peu confortables, avec des meubles prêtés par l'un ou par l'autre; mais il s'y trouvait fort mal, fâcheusement impressionné d'ailleurs par les odeurs qui s'exhalèrent des ruisseaux de la rue.

Il y avait sur la hauteur qui domine Porto Ferrajo un amas de moulins à vent et de bicoques que l'empereur fit abattre, et c'est là qu'il fit élever, sur ses propres dessins, son fatras palais, que les habitants surnommèrent la villa des "Malini", ou des Moulins.

Il y entra, à peine l'ouvrage terminé, sans même laisser aux plâtres le temps de sécher, et comme il n'avait pas de meubles, il envoya un navire sur la côte toscane pour enlever de Piombino tous les meubles de sa sœur Elisa, malgré les protestations du commissaire autrichien. Peu après, un navire qui transportait de Gênes à Rome, le mobilier du prince Borghèse, forcé de quitter Turin, fut obligé par la tempête, de relâcher à Porto-Ferrajo, et l'empereur mit l'embargo sur le tout en disant: "Cela ne sort pas de la famille."

La maison des Malini avait une grande salle au rez-de-chaussée, avec la chambre de l'empereur et une salle de bains, un grand salon au premier, un beau jardin à la française avec une terrasse d'où la vue s'étendait sur le merveilleux panorama de la ville et de la rade.

Qui le croirait? Napoléon prit à l'île d'Elbe, pour drapau de son nouveau royaume un drapau blanc! Ce drapau était, il est vrai, traversé en diagonale par une bande orange semée de trois abeilles.

La maison des Malini était très simple, avec un corps de bâtiment central surmonté d'un fronton et deux autres corps de bâtiment sur la même ligne, dont le toit sans gouttière donnait sur le jardin.

Madame Mère, arrivée le 2 août 1814, fut logée dans la mai-

son Vantini et fit venir de Paris et de Rome ses meubles et ses diamants.

La villa des Malini existe encore, sans meubles, avec ses peintures murales peu importantes et ses volets clore, rougés par l'humidité.

L'empereur cependant se trouvait trop près de la ville et trop exposé à l'ardeur du soleil. Il ne tarda pas à faire bâtir la villa San Martino, son Saint-Cloud, à quatre kilomètres de Porto Ferrajo, dans un site plus riant, dominant un frais vallon et, au loin, la rade et la ville.

C'est la villa dont M. Ferdinand Bau annonce la vente. Ce n'est qu'une maison de campagne, avec des murs blancs, un rez-de-chaussée et un premier étage surmonté d'un toit de tuiles.

Au rez-de-chaussée, "la salle des Pyramides", salle carrée de huit mètres sur huit mètres, avec un bassin au centre et au jet d'eau. Sur les murs, des hiéroglyphes, des colonnes égyptiennes, des minarets et des peintures représentant des charges de mamelucks, et cela ressemble à des peintures de cabaret. Sur la cheminée, cette inscription: "Ubi cumque felix Napoléon" "Napoléon est heureux partout." C'était le feuillet du jour; mais on aurait pu ajouter: "La suite au prochain numéro."

Dans la chambre voisine, qui est celle de l'empereur, on voit un lit empire, un guéridon et quelques meubles; mais le "Temps" a raison: tout le mobilier des Malini a été vendu et dispersé après Waterloo; les habitants de l'île l'ont acheté, et ce que l'on voit à San-Martino provient certainement de cette époque, mais on ne sait de qui. Le prince Demidoff avait trouvé la chambre vide lorsqu'il acheta la villa et c'est lui qui la meubla; on sait que tout a été vendu plus tard.

Tout ce qui reste comme pièce authentique, c'est la baignoire de Napoléon, une baignoire de pierre que contemple une Vénus peinte à fresque sur le mur, une Vénus nue, mais lépreuse sous la moisissure des murs, et bien diminué, comme toute vérité qui date de loin.

Les Malini et San-Martino avaient coûté ensemble environ cent dix mille francs. C'est dire que ce n'étaient pas des palais.

La villa San-Martino avait été bâtie dans l'espoir d'y trouver le fraîcheur. L'empereur n'y trouva qu'une chaleur écorçante, et il vint en quête d'une demeure plus fraîche. Il se souvint d'un ermitage qu'il avait visité à l'ouest de l'île, au monte Giove, près de Marolana-Alta. Il fit dresser une tente près de la chapelle de la Madone, prit la chapelle de Permette et envoya celui-ci coucher à l'étable. Trois autres tentes suivirent à sa suite. Madame Mère vint s'installer tant bien que mal à Marolana-Alta.

De là, ils voyaient la Corse. Le 25 septembre, il revenait à Porto-Ferrajo, aux Malini, où sa mère occupait le premier étage, et le 1er novembre, il y recevait sa sœur Pauline Borghèse, qui, sans étonnement, retrouvait là ses meubles de Paris.

On sait le départ avec Drouot, Bertrand et Cambronne. Ce qui était le moins connu, c'était le séjour à l'île d'Elbe, et il vint tout entier, avec des anecdotes tristes, des gens manquant de respect à Napoléon, qui se renferme dans le silence ou s'écrie: "Je suis toujours l'empereur!" Ce sont aussi des batailles pour l'argent, comme, plus tard, à Sainte-Hélène. On doit lui donner trois millions par an et on ne les lui donne pas. Il s'embarque néanmoins avec un trésor de un million huit cent mille francs pour reconquérir la France.

Beaucoup d'Anglais venaient à l'île d'Elbe en caracolant pour voir "le grand Napoléon" et s'en allaient désempaillés en voyant un petit homme gros qui prisait et avait du tabac au nez et sur ses vêtements, jouait aux palets

et s'entourait d'une Cour choisie parmi les habitants de l'île.

En fait, il ne reste rien de Napoléon à l'île d'Elbe, si ce n'est des murs de maison, de petits jardins et des meubles qui proviennent de sa suite ou de quelqu'un qui en aura apporté du continent "pour faire figure".

Le musée de San Martino n'a pas de valeur intrinsèque ni de valeur historique. La maison subsiste, mais ce n'est qu'une des habitations de Napoléon et l'une de celles qu'il a le moins habitées.

Comme souvenirs, il ne reste que les livres de la bibliothèque conservés à l'hôtel de ville: des livres sur l'art de la guerre, puis Montaigne, La Fontaine, "Don Quichotte", Voltaire, "Le Cabinet des Fées", en quarante volumes, comprenant les "Contes des mille et une Nuits".

L'île d'Elbe est une parenthèse entre la Corse et l'Italie, entre Fontainebleau et Waterloo. Ce n'est ni la gloire des batailles, ni le prestige du martyre à Sainte-Hélène. L'histoire n'accorde à cette souveraineté éphémère que la grâce d'un sourire.

UNE PREMIERE AU CIRQUE

Racontée par Edmond de Goncourt.

Toute la presse vient de rendre hommage à la très fine et très sympathique personnalité que fut M. Charles Francini. Ce parisien, gentilhomme parfait, fut le dernier d'une dynastie charmante à laquelle, pendant plus d'un siècle, la Ville Lumière a dû quelques-uns de ses spectacles les plus attrayants. Le cirque, sous l'intelligente initiative et l'habile direction des trois Francini, s'était élevé à un degré d'élegance et de bonne compagnie, d'un renom universel. Nous n'avons qu'à évoquer certains souvenirs des grandes soirées du second Empire, pour sentir à nouveau tout le charme de ces spectacles. Cette page d'Edmond de Goncourt en précise le côté pittoresque, tragique parfois: c'est le début au cirque des Frères Zéngano.

A l'intérieur du cirque, sous la grande frise étrange déroulant autour de la salle les exercices gymnastiques de l'antiquité, sous un premier plafond orné de trophées de boucliers, traversés de piques et surmontés de casques, sous un second plafond représentant, en des médaillons jetés sur des rideaux entrouverts des chevauchées d'amazones nées sur des ovales indomptables, la lumière flamboyante de tous les lustres suspendus au milieu des arcades aux frêles piliers de fer, descendait des cintres aux premières galeries comme dans un vaste entonnoir, montrant sur le velours rouge des banquettes et le bois peint en blanc des dossiers, un peuple d'hommes parmi lesquels se perdait la claire toilette des femmes: une fontaine noire avec des taches d'un rosâtre sale pour visages, une foule plus noire que dans les autres théâtres. Et cette foule était tendue encore plus tendue, plus morte, par le contraste et le détachement sur elle d'un équilibre vêtue d'une étoffe d'argent paraissant au haut d'une échelle de quarante pieds, d'une petite fille trapéziste mettant autour de son trapèze le tournoisement de sa jupe tendre; d'une équilibriste posée sur la onzième d'un Hercule debout sur deux chevaux.

Le public du cirque, se confusant en agglomération, sa presse, son fourmillement ramassé d'individus, avec cette lumière qui fait diffuser les visages et que boit et absorbe le drap des vêtements, ne rappellent-ils pas ces admirables lithographies de Goya, les échafaudages de courses de taureaux, ces multitudes troubles, à la fois vagues et intenses!

Là aussi l'attente est autre qu'ailleurs. Elle est sérieuse, réfléchie; et chacun est plus à soi que partout. Sur les exercices dangereux, de la force et de l'adresse, à la grandeur indéniable, plane un peu de l'émotion qu'il y avait autrefois dans les poitrines romaines aux jeux du vieux cirque, et il se fait d'avance un certain resserrement des cœurs, et un froid partitionner derrière les nuques, pour les audaces, les folies, les risques périlleux de ces corps dans les

frises, pour ce solennel "Go", l'appel que l'on fait à l'autre de venir le retrouver à travers le vide, — pour ce "Va" qui est peut-être la mort.

Le cirque était comble. A la première banquette des galeries, de chaque côté de l'entrée, se pressaient tassés, de longs vieillards secs, aux monstaches et à la barbe blanche, aux courts cheveux ramassés aux-dessus de grandes oreilles cartilagineuses, à l'aspect d'anciens officiers de cavalerie tenant un manège. Et sur cette banquette des yeux exercés reconnaissaient encore des professeurs de gymnastique, des capitaines de pompiers en bourgeois, des artistes de la partie parmi lesquels venait s'asseoir, marchant péniblement appuyé sur une canne, un jeune étranger, coiffé d'un bonnet d'astrakan, et vers lequel allaient pendant tout le cours de la représentation, les amabilités du personnel du cirque. Quant au passage des écuries, en dépit du carton qui invite à prendre des places dans la salle, il était plein à empêcher la sortie des chevaux et des écuysers, plein d'un monde de "sportsmen" et de notabilités de club se disputant les deux petites banquettes sur lesquelles on regardait debout.

La représentation commençait dans l'indifférence du public et n'était marquée par d'autres incidents que, de temps en temps, devant la chute grotesque d'un clown, par de jolies et frais rires d'enfants se continuant dans une suite de "oh!" entreouverts, qui ressemblaient à un petit hoquet joyeux.

L'avant-dernier exercice finissait dans l'inattention, la fatigue, l'ennui, le remuement des pieds ne tenant pas en place, le dégoût de voir de journaux déjà lus, et des applaudissements donnés avec la méprisance grâce d'une amorce forcée.

Enfin, le dernier cheval rentré et les deux réverences de l'écuysier accomplies, s'établissait entre homme se levant ci, se déplaçant là, des entretiens animés, et des deux côtés de l'entrée intérieure du cirque, une conversation à voix haute dont les phrases isolées montaient au-dessus du bourdonnement général, et arrivaient par bribes aux oreilles des spectateurs.

"Quatorze pieds, oui, je vous le dis, c'est un saut de quatorze pieds... Comptez... D'abord l'espace entre le tremplin et le tonneau: six pieds; le tonneau: trois pieds; le frère aîné: cinq pieds, et il a plus... Ça fait bien quatorze pieds à sauter pour le jeune, je crois?"

"Mais c'est radicalement impossible. Tout ce qu'un homme peut sauter... et encore avec un tremplin fabriqué par un menuisier de génie, c'est deux fois sa hauteur."

"Il y a eu cependant des sauts en largeur bien extraordinaires... par exemple cet Anglais qui a sauté le fossé de l'ancien Tivoli dont la largeur était de trente pieds. Le colonel Amoros..."

"Les anciens athlètes sautaient bien quarante pieds." — "Allons donc... avec des perches, peut-être!"

"Messieurs, qu'est-ce que vous me parlez de vos sauts en largeur... c'est d'un saut en hauteur dont il est question, n'est-ce pas?"

"Pardou, monsieur, j'ai lu dans un livre que le clown Dewhurst, un contemporain, vous savez, de Grimaldi, sautait une hauteur de douze pieds en passant à travers un tambour de soldat."

"Parfaitement, un saut en hauteur qui devenait parabolique... nous en voyons comme cela tous les jours... mais leur saut à eux est complètement vertical... c'est comme un saut qui monterait dans une cheminée."

"Enfin, pourquoi ne venez-tu pas le croire, puisqu'ils vont le faire... l'entraîne" le dit positivement.

"Ça réussit une fois par hasard et ça ne se reconnoît pas!" — "Moi, monsieur, je puis vous l'affirmer, je le tiens du directeur, leur tour, ils l'ont exécuté une série de fois chez eux et même ici... et ils ne l'ont jamais manqué!"

"Don't viennent ces frères?" — "Bah! tu ne les as pas reconcus dans l'écurie... ils sont ici depuis des années... seulement,

comme c'est l'habitude quand ces gens se produisent avec quelque chose de nouveau... ils changent de nom.

"Eh bien, mes amis, voulez-vous ma façon de penser? Je ne voudrais pas faire l'échange de mes membres contre les leurs dans une heure d'ici... Ah! les voilà!"

Et ce "Ah! les voilà!" s'étendit jusqu'aux extrémités du cirque, comme une grande et sourde voix, faite du murmure de toutes les bouches entrouvertes dans un ébahissement bienheureux.

Gianni venait d'apparaître suivi de son frère.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

Pas de cardinal américain.

Rome, 14 avril.—Il est annoncé que le Pape a rayé de la liste des aspirants à la dignité de cardinal tous les Américains, y compris les archevêques de New York, St-Paul, Chicago et la Nouvelle-Orléans.

Cette nouvelle est confirmée sans explication par la chancellerie du Vatican.

La question d'un nouveau cardinal américain a été longtemps discutée sans qu'aucune décision ait jamais été prise.

Les candidats les plus marquants ont été l'archevêque John McFarley, de New York, l'archevêque James Edward Quigley, de Chicago, l'archevêque John Ireland, de St-Paul, et l'archevêque James H. Blenk, de la Nouvelle-Orléans.

La "Tribune de Rome" a laissé entendre en diverses occasions qu'un nouveau cardinal américain serait créé et a désigné comme candidats les plus probables l'archevêque Ireland et l'archevêque Farley.

Nouvelle démentie.

Rome, 14 avril.—Le rapport concernant l'élimination par le Pape des Américains figurant comme candidats au cardinalat est erroné. Il a été nié avec autorité aujourd'hui, et l'idée qu'une pareille mesure aurait pu être prise parce que Theodore Roosevelt n'a pas fait une visite au Pape, est considérée comme absolument ridicule.

Collision de navires de guerre.

Stettin, Prusse, 14 avril.—Le torpilleur 122 de la marine allemande a été coupé en deux la nuit dernière au large de Stettin, par le croiseur "Munchen" pendant une manœuvre d'escadre.

Deux mécaniciens du torpilleur ont été tués par la collision. Les autres membres de l'équipage ont été sauvés.

A VENISE.

Venise, 14 avril.—M. Roosevelt a fait une promenade en gondole sur le Grand Canal aux premiers lieux de l'aube et s'est déclaré très impressionné de l'aspect que présente Venise à ce moment là que quand on la voit à la clarté de la lune.

M. Roosevelt est arrivé ici par voie de terre à 3 heures du matin et il est reparti à 2:20 heures cet après-midi.

L'affaire Cooper.

Nashville, Tenn., 14 avril.—La caution de Robin Cooper, condamné à vingt ans de travaux forcés pour participation à l'assassinat du sénateur Carmack, qui jusqu'ici était de 25,000 dollars, a été réduite à 10,000 dollars par la Cour Suprême du Tennessee.

L'excitation causée à Nashville par l'acte du gouverneur Patterson, en grâçant le colonel Duncan B. Cooper immédiatement après la décision de la Cour Suprême commence à se calmer.

Le gouverneur Patterson, assiéger toute la journée par des reporters qui désiraient l'interroger au sujet de sa décision, s'est renfermé dans un mutisme absolu, déclarant qu'il ne voulait pas pour le présent discuter l'affaire Cooper.

L'attorney général Jeff. McCain a formellement annoncé ce matin que le troisième procès de Robin Cooper, commencerait à la session de mai de la Cour Criminelle de District.

Accident d'aéroplane.

Plau, Allemagne, 14 avril.—L'aéroplane du major von Pares-

val, a été surpris aujourd'hui par un tourbillon de vent pendant une envolée sur le lac de Plau, et après avoir chaviré est tombé à l'eau.

Le mécanicien et le pilote ont réussi à se dégager des débris de la machine et ont été recueillis par une chaloupe à gazoline. L'aéroplane Parseval, le plus grand qui ait encore été construit, a été mis à l'essai pour la première fois au commencement du mois et a donné jusqu'ici d'excellents résultats.

Assertions mises en doute.

Hamilton, Mont., 14 avril.—Edward Barrell qui a servi de guide à Frederick A. Cook dans son ascension du mont McKinley et a déclaré, durant la controverse polaire, que le docteur n'avait jamais atteint le sommet du pic, est d'avis que l'expédition Fairbanks dirigée par Thomas Lloyd n'est pas non plus arrivée au haut de la montagne.

Barrell affirme qu'il est impossible de faire cette ascension à l'époque de l'année où les membres de l'expédition Fairbanks prétendent l'avoir faite.

Il déclare encore qu'on ne peut pas attendre le sommet de cette montagne par une autre route que celle que le Dr Cook et lui ont choisie.

"Quant aux camps Cook dont les Fairbanks n'ont pas trouvé de traces il serait difficile de les découvrir avant le premier juin, dit Barrell, attendu que pendant la saison où les Fairbanks disent avoir gravi la montagne la route parcourue par le docteur et moi est recouverte d'une épaisse couche de neige. Rien du reste, que des bidons à huile vides, ne pourrait indiquer les endroits où nous avons campé."

LAZARD'S 718 & 720 Rue du Canal. Quelques faits au sujet de nos Completis \$18, \$20 et \$25 de Printemps...

LES MEILLEURS PIANOS Vendus sur Paiements Faciles au Mois ou à la Semaine. Votre vieux piano pris en échange. GRUNEWALD MUSIQUE ET INSTRUMENTS DE MUSIQUE. 735 RUE DU CANAL.

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES 123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville. VOUS Y VERREZ LA PLUS BELLE EXPOSITION DE MEUBLES. FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO., 123 RUE N. REMPARTS—150 RUE IBERVILLE.